

Philippe Lacoue-Labarthe

Phrase 2

« Non comme je veux, mais comme tu me le commandes »
Hölderlin

Mais nous pouvons parfaitement circuler dans la simplicité du matin, sa lumière adéquate mesurant tout de part en part, avec une certaine mobilité, brève, et vaquer à toutes sortes de tâches élémentaires qui requièrent assez peu d'espace (et donc de force, ou d'attention) et surtout ne nous obligent en rien. Ce fut le cas tout un été, ou presque. Et depuis jamais ne s'est vraiment assombri ce qu'il y avait alors d'incompréhensible et terrifiante transparence dans le moindre de nos gestes ou la moindre décision de nous rapporter l'un à l'autre.

Mais qu'il y ait une disposition favorable du temps, une grande réserve de mémoire inemployée, quelque chose de tranché aussi bien, en suspens, il ne nous appartient évidemment pas d'en accomplir la conséquence. D'où, c'est inévitable, la détresse :

nous subissons, sans souffler mot ; se retire la force,
 et nous sépare, chacun, plusieurs fois. Nous nous perdons.
 Il est possible, je le sais, que ce ne soit
 rien d'autre au fond qu'un moment peu comparable : un chant,
 un mode ténu, chaque fois,
 mais juste, de l'imploration :
 « Pourquoi devons-nous être abandonnés ? »
 Mais s'il en est ainsi, je ne crois pas du tout qu'il faille
 s'en détourner ; encore moins désirer que cela
 cesse : car ce serait pour nous sans raison. Mais plutôt
 y penser comme à ce qui nous retient
 là, où nous sommes quand même destinés, vieillissant,
 et fait que de manière étrange nous devenons très proches
 familiers de ces choses autour de nous
 dont le bruissement est sans terme
 dans la sombre, oblique, lente clarté du soir.

Mais l'inaccessible ? Chiens, par exemple, traversant
 le pré, aboyant : deux, l'un et l'autre semblables :

noirs, rapides ; disparaissant happés
 sans une hésitation, sans un sursaut de crainte
 apparemment, dans le noir
 de la lisière, au bout. Poursuivant quoi ? Cherchant
 quelle autre suite d'aboiements traîner plus loin,
 plus bas, après eux, quelle inquiétude vers ce qu'ils disent être
 ici la « vie profonde »,
 qui est un chemin, lui aussi
 noir et devant quoi, tu le savais, c'était inévitable,
 il nous est arrivé d'hésiter. Sont-ils eux-mêmes
 un signe ? Ou seraient-ils,
 éveillant ces plaintes, l'âpreté : le rappel
 que règne une durable tristesse en ce lieu,
 avant, où nous aurions
 admis peut-être une sauvagerie, un domaine des morts ?

Sinon le pré est vide, ainsi, et l'autre
 il y a peu devenu cendre,
 et les pentes des collines cultivées, parce que

c'est, toujours oubliable, toujours, attirée
de plus loin dans l'oubli, dans le secret, l'heure où cela
doit s'interrompre. Lumière d'orage.
Et le souffle, à peine. Nous le savons, on nous l'a dit :
nés hors d'haleine, suffocants, voués
à ce retour du vide en nous, à cet arrêt d'où vient
la peur. Alors nous écoutons certes décroître
l'ensemble de ces bruits.
Également nous regardons. Sans faillir, les yeux. Il y a
pourtant que tombe. Sèche
est la terre, la limpidité vide
ne nous éblouit pas moins que la noirceur. Et le silence. Et tel

est en effet l'être éperdu. Une joie : peu
s'en faut que là soudain nos genoux ne fléchissent. C'est
dans le dos que nous sommes touchés, ainsi qu'il arrive,
parfois, dans une circonstance,
lorsqu'il est manifeste que l'un sombre d'avoir surpris
ce que l'autre lui interdisait de voir pour

l'attirer, tremblant, le perdre plus infiniment dans la douceur.
 Mais de cette irruption plutôt lente, bien qu'elle soit
 en réalité faiblesse, et passant
 chaque fois le déclin de notre force, je ne crois pas
 qu'on puisse dire simplement : c'est ce que j'attendais ;
 ni, pas davantage : j'en redoutais la venue.
 Mais parce que ce n'est rien, si peu grave, et que semble
 y manquer l'instant : qu'il en soit ainsi,
 je l'accepte. Ou bien : je n'en ai pas honte, il faut cela.
 La dieuse, l'obscur, parée, j'y pense,
 la difforme qui veille au carrefour, cédant

l'étreinte. Acre étant sa nuit. J'y pense, murmurant très bas,
 hors d'elle : « Donne ! Oh ! Donne ! » Plainte, plainte
 dans la chambre sale. De même que toi, sans visage, un
 jour : « Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas possible ! »
 Ou demander pitié, mais à personne, en vain. Et comme
 souvent aussi j'ai cru entendre, pauvre,
 exténuée, dans certaines voix, une sorte

de prière. Et peut-être
 ne nous est-il jamais accordé, autrement,
 de répondre à ce pour quoi
 nous n'avons plus de nom. Ou peut-être les larmes.
 Pas même : nous, désolés, nous dans la douleur
 et dans le dénuement. Ne comprenant pas. Affligés.
 Après quoi reste la fatigue, et la nuit vient.

Nous nous inclinons : mémoire de la boue, de la trace
 humide du ciel sur elle, la terre.
 Et la foudre illumine le peu, déjà, que deviendront
 nos corps. Puis le vent cesse : un battement,
 jamais plus notre respiration, jamais plus
 le trouble, précis désir. Ni
 la sérénité : main à demi ouverte, posée
 simplement, la paume vers le haut, le sombre. Et le ventre,
 la nuit. Et la parole calme. Tu le sais,
 tu franchissais un pont, c'était dans ce printemps
 où nous n'avons cessé de traverser l'Alsace

pour nous rejoindre. Nous avons parlé des choses
encore à naître et de celles dont nous pensions
qu'elles ne verraient plus le jour. De la justesse,
aussi, de notre langue si elle déplore ou bien s'acharne
contre le déjà dit et contre l'innommé.
Du défaut et de la juste place des mots. De l'improbable
enfant, d'une poussière à la fin répandue
sur toute chose. Trop de fleurs : levers du jour
en effet bleus, bruyants. Et le *Stabat mater*. Trop proche

était le sang. Inconnaissable fut
ce qui survenait là et te fit vaciller,
privée de mots, soumise. Mais sans les pleurs, sans la crainte.
Et de même l'enfant, le soir venu, qui déchiffrait :
« Passons sur l'autre rive » n'avait pas peur. Il savait,
d'aucun savoir, il présentait,
comme à cette table, moi, ce soir, sous la lampe
habituelle, je sais, l'ignorant, je sais
que nous traverse encore, tremble dans nous, l'abjecte,

la secousse superbe d'où nous sommes nés,
 nous disloquant, sans fin, nous rejetant au bord
 où c'est à peine désormais
 nous qui tressaillons, ayant sombré bien avant,
 meurtris, d'être venus à la clarté
 du jour. — Et si j'ai mal ou peur, qui veillera
 sur moi? — Je veillerai. — Et qui pourra m'entendre si
 j'appelle? — Moi, je veillerai, j'écouterai.
 — Et lorsque l'un et l'autre nous aurons franchi le pas?
 — Vaste est la réserve de l'assombri. Et nous, toujours
 nous aurons su, nous l'aurons su, que moindres
 nous étions. Même sera la terre et
 même la pluie qui lavera notre visage.

Mais nous pouvons, maintenant, nous pouvons
 demeurer, « et jusqu'au jour de notre mort ». Et
 ce sera encore, dans l'alternance juste des heures,
 le même soin que nous apporterons
 aux gestes de nos tâches : il est franchi, le pas.

Mais nous-mêmes, dans sa crainte, nous n'aurons pas été porteurs
d'une vérité plus faible que la colère, ni ses victimes,
ni l'occasion, par elle, d'être vaincus, car elle, nous l'aurons
aimée, contre nous, demandant qu'elle advienne et sachant
qu'elle ne viendrait pas,
à jamais imminente,
et tout ce qui arrivera ainsi, nous l'acceptons,
nous disons oui à ce malheur, oui à l'indifférence,
oui aux choses encore à naître, aux choses mortes, sans rapport à nous,
dans le déclin et dans la nuit,
nous le disons, qu'il vienne ainsi le temps,
qu'il vienne, où nous serons l'apaisement lui-même de la terre
et les transparentes saisons
des hommes, nous donnerons sans mesure notre force,
notre langage, sans mesure, et la pensée,
nous consentirons à l'immense oubli,
au royaume désolé, nous aurons cette patience,

la fermeté requise, nous l'aurons, il le faudra.